

5bb^6[TcgXe

8cŸgä` b_bZ\W\W~_I~ZÄbZeTc[\[h` T\X

E 4998FGAŽ6_IhVXŽ?¼I LŽ5XegTaW

E X\XeXaVX

E 4998FGAŽ6_IhVXŽ?¼I LŽ5XegTaW8cŸgä` b_bZ\W\W~_I~ZÄbZeTc[\[h` T\X!~a~5T\I
4aŸ\X!~@Yg`WbWdhg`XY`U[Åc[fUd\Y`i a U]bY!CTef`~4e TaW6b_yŽ\$, , +!c!%(ž&)

2

Épistémologie de la géographie humaine*

Claude Raffestin** et Bertrand Lévy***

* Révision du chapitre de Raffestin C. et Turco A. de la troisième édition.

** Professeur à l'Université de Genève.

*** Maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Genève.

Selon J. Piaget¹, *L'épistémologie*² est « étude de la constitution des connaissances valables, le terme de « constitution » recouvrant à la fois les conditions d'accession et les conditions proprement constitutives ». Dans cette définition interviennent plusieurs critères : la validité, la pluralité des connaissances, le caractère processuel des connaissances et le rapport du sujet et de l'objet dans la structuration des connaissances.

1. Des interrogations épistémologiques

Il est, sans doute, provocateur de se référer à J. Piaget pour introduire l'épistémologie de la géographie puisque cet auteur n'a réservé aucune place à la discipline géographique dans ses travaux d'épistémologie! Est-ce oubli, lacune ou ostracisme délibéré? Seul J. Piaget lui-même aurait pu répondre à cette question. En fait, il a implicitement donné la réponse par sa tentative de classification cyclique³ des sciences qui exclut les sciences pluridisciplinaires. Autrement dit, pour J. Piaget, il n'y a pas d'épistémologie de la géographie mais une épistémologie de chacune des sciences que mobilise la connaissance géographique. Cependant, toute classification des sciences de Bacon à J. Piaget, en passant par Ampère, Spencer, Comte et Cournot n'est jamais qu'un système conventionnel, finalement trop fragile, nous semble-t-il, pour condamner la géographie à un déni épistémologique.

J. Piaget, influencé par l'esprit encyclopédique du XVIII^e siècle, s'est laissé enfermer dans la conception kantienne de la géographie qui confine à une description de l'espace et qui n'a guère favorisé une explicitation épistémologique car la géographie est longtemps restée figée, ne suscitant pas un changement de paradigme qui aurait remis en question concepts, méthodes et modèles. En effet, il convient de s'entendre car il n'y a « absence »

1. Piaget J., 1967, *Logique et connaissance scientifique*, Gallimard, Paris.

2. *Épistémologie*.

3. Voir Piaget J., 1967, op. cit., p. 1187 sq.

d'épistémologie géographique que dans le sens où l'activité *autodéférentielle*⁴ de la discipline considérait comme non pertinente la réflexion explicite sur les conditions de production et sur les procédures de vérification et de légitimation du savoir géographique. Bien évidemment, cela ne signifie pas que la géographie, dans le passé, a été privée d'une problématique épistémologique puisqu'elle avait des objectifs de connaissance, des modalités d'acquisition et d'organisation des données observées, des procédures de contrôle des résultats acquis et tous les éléments nécessaires et suffisants pour stimuler des interrogations sur la nature, la forme, le contenu et la stabilité de son statut. Cette question est évoquée par A. Bailly et R. Ferras⁵ dans leur ouvrage récent.

Pourtant on est en droit de s'étonner que cette explicitation n'ait pas eu lieu plus tôt dans la mesure où la géographie a été très liée à la philosophie à partir de la révolution kantienne⁶. E. Kant n'a pas craint de consacrer une partie de son œuvre à la géographie mais, de lire, on est autorisé à se demander si la pluridisciplinarité, que dénonce J. Piaget à propos de la discipline géographique, ne plonge pas ses racines dans les exposés du philosophe du Königsberg⁶. Davantage même, E. Kant ne serait-il pas, paradoxalement, le grand inhibiteur de la réflexion épistémologique en géographie, en raison même du découpage qu'il a adopté? La question demeure ouverte.

Néanmoins, il fallait la poser car les interrogations épistémologiques ont tardé à venir ou plus exactement si elles sont présentes dans quelques grands livres⁷, elles sont masquées par des préoccupations, exprimées dans des discours normatifs, relatives à l'identité objectale de la géographie. Comment cela s'est-il passé puisque, malgré tout, la géographie a longtemps tenu une place honorable dans les sciences de l'homme, comme l'ont démontré P. Claval et H. Capel⁸, participant même aux grands mouvements culturels de l'Occident et proposant des projets parcourus par de fortes et originales tensions éthico-scientifiques.

Sans doute, faut-il revenir à E. Kant dont les idées, à travers le positivisme de Comte et la pensée de Comot, ont transité par Levasseur, qui a emprunté la dichotomie nature/culture, pour parvenir, en termes néokantiens, jusqu'à P. Vidal de la Blache.

Celui-ci, peu préoccupé par les interrogations épistémologiques, a entraîné la géographie classique sur la voie éclectique. Les conséquences les plus directes et les plus graves ont été une série de contradictions et l'impossibilité d'assigner un objet précis et rigoureux à la géographie.

2. La révolution qualitative contemporaine

Pour E. Dardel, géographe-historien qui possédait une remarquable culture philosophique, la géographie s'apparentait à une

4. *Activité autodéférentielle* : par laquelle une discipline s'interprète elle-même; une communauté scientifique définit son identité et son domaine de recherche d'une manière autonome sans recourir à une norme abstraite mais à travers les pratiques de ses membres.

5. Cf. Bailly A. et Ferras R., 1997, *La géographie à la recherche de son statut, Éléments d'épistémologie de la géographie*, A. Colin, Paris, p. 33-35.

6. Kant E., 1923, *Logik, Physische Geographie, Pedagogik*, Berlin und Leipzig, Band IX.

7. Febvre L., 1922, *La terre et l'évolution humaine*, La Renaissance du livre, Paris. Hartshorne R., 1959, *Perspective on the nature of geography*, Rand McNally, Chicago.

8. Claval P., *Les mythes fondateurs des sciences sociales*, PUF, Paris. Capel H., *Filosofia y ciencia en la Geografía contemporánea*, Barcanova, Barcelona.

3. Courant français et courant allemand

La pensée vidalienne s'est nourrie de divers courants, dont celui de C. Ritter, et elle a surtout illustré l'induction qui a débouché davantage sur une conception idiographique que sur une conception nomothétique de la géographie. Dans cette perspective, la reconstruction historique d'un siècle d'existence de la géographie révélerait, vraisemblablement, une excessive «normalisation» des pratiques de recherche, avec la conséquence que le paradigme dominant (celui de la *géographie «régionale»*²⁰) a fini par évacuer tout discours critique et par là même toute possibilité d'élaborer une géographie générale. Constatation plus grave encore qu'on ne le soupçonne si dans cette reconstruction historique on décidait d'attirer l'attention, non pas sur la sociologie de la recherche, à la manière de E. Kuhn, mais bien sur les programmes de recherche à la manière de I. Lakatos²¹, on découvrirait peut-être une série de dérapages ou de glissements –régressifs– de problèmes tels qu'il n'est plus possible de faire aucune distinction entre savoir scientifique –où l'on a nécessité de déployer ce métadiscours spécifique qu'est l'épistémologie– et expérience commune. Toutefois, en aucun cas on ne pourra soutenir que le manque d'une épistémologie géographique, est associé au caractère préthéorique de la géographie elle-même. Cette thèse serait immédiatement contredite par les apports d'un F. Ratzel²² et d'un W. Christaller, pour ne citer que des exemples macroscopiques. Ces auteurs ont largement contribué à montrer qu'il n'y avait pas de connaissance sans *théorie*²³ et que ce qui est désigné comme préthéorique est simplement la condition dans laquelle la théorie sélectionne, ordonne, associe les faits et leur confère une signification de manière implicite. On pensera, sans doute, qu'une théorie implicite²⁴ est difficilement intelligible ou qu'elle produit une connaissance dangereusement éloignée de ce que K. Popper²⁵ appelle «connaissance objective». Mais on conviendra pourtant que parler de caractère préthéorique ou de «manque de théorie»²⁶ à propos de la géographie, c'est porter un jugement rapide et sommaire qui ne tient pas compte des apports réels depuis un siècle.

C'est assez dire que le courant français s'est opposé au courant allemand qui contenait en germe les conditions d'une *vision nomothétique*²⁶ et déductive qui a débouché sur l'élaboration de théories (théorie des *lieux centraux*²⁷, par exemple).

4. Géographie humaine et géographie physique

L'ouverture, puis l'épanouissement, du débat épistémologique, à la suite de la *révolution méthodologique quantitative*²⁸ des années 50, a relancé le vieux problème de la définition de la géographie et, à travers lui, celui de la distinction entre *géographie physique* et *géographie humaine*²⁹. Le seul consensus que l'on peut espérer de

20. La *géographie régionale* est présentée par H. Norn dans le chapitre *Régions, nations*.
21. Lakatos I., 1976, La falsificazione e le metodologia dei programmi di ricerca scientifici, in *Critica e crescita della conoscenza*, Feltrinelli, Milano.
22. Ratzel F., 1882, *Anthropogeographie le oder Grundzüge der Anwendung des Erdkunde auf die Geschichte*, Verlag von J. Engelhorn, Stuttgart.
23. *Théorie : système scientifique qui structure un domaine de la connaissance*.
24. Raffestin C., *Problématique et explication en géographie humaine*, in : *Céopoint* 76, Groupe Dupont, Avignon.
25. Popper K., 1972, *Objective Knowledge. An evolutionary approach*, Clarendon Press, Oxford.
26. *Conception nomothétique* : destinée à produire des lois scientifiques ou, plus amplement, des formes et des procédures de généralisation conceptuelle.
27. La théorie des *lieux centraux* est développée par J.-B. Racine et M. Cosinschi dans le chapitre *Géographie urbaine*.
28. *Révolution méthodologique quantitative* : apparition utilisation et vulgarisation des méthodes quantitatives empruntées à la statistique et aux mathématiques.
29. *Géographie physique et géographie humaine*.

la part des géographes réside dans la constatation qu'il s'agit pour eux d'observer des faits, de déceler des régularités, de montrer des enchaînements et de dégager des relations entre divers ordres de phénomènes. Mais il s'agit d'un bien piètre consensus dans l'exacte mesure où il ne fait aucune place à une délimitation, pourtant nécessaire, entre l'ordre naturel et l'ordre social³⁰ des choses. Ce refus de la délimitation apparaît chez P. George³¹ qui définit la géographie comme « une science de synthèse au carrefour des méthodes de sciences diverses » Il ajoute : « Par sa nature, la géographie est donc nécessairement méthodologiquement hétérogène... » Cependant, toute science est, aujourd'hui, méthodologiquement hétérogène et cela n'implique pas qu'elles sont toutes à la recherche de leur unité et de leur objet. La confusion entre *objet* et *méthode*³² est notoire en géographie dans l'exacte mesure où les méthodes ont servi à définir l'objet. Or, les premières méthodes employées en géographie sont venues tout droit des mathématiques et des sciences naturelles. La remarque d'un président de la Royal Geographical Society, Strachey, en 1888, faisant écho à l'affirmation de H. MacKinder³³ selon laquelle la base de la géographie était l'environnement physique, est, à cet égard, éclairante : « Its methods, though first developed by the study of mathematics and of the physical forces of nature, are applicable to all the objects of our senses and the subjects of our thought ». Et pour H. MacKinder « the other element is, of course, man in society this was relegated to a footnote in which he observed that the analysis of this will be shorter than that of the environment »

Dans ces conditions, la délimitation entre géographie physique et géographie humaine est pertinente. À ce sujet, L. Prieto³⁴ écrit : « Les sciences de l'homme sont précisément, à notre avis, les connaissances (scientifiques) dont l'objet relève, non pas de la *réalité matérielle*?, mais de la réalité historique que constituent les connaissances de la réalité matérielle » Dans cette perspective, il est loisible d'affirmer que l'objet de la géographie physique relève de la réalité naturelle qu'est la réalité matérielle, tandis que l'objet de la géographie humaine relève de la réalité historique que constituent les connaissances de la réalité matérielle. Une lecture attentive de F. Ratzel aurait montré qu'il était très proche de cette conception, sans en voir, peut-être, toutes les implications. Mais de deux choses l'une : ou la leçon ratzélienne n'a pas été entendue ou elle n'a pas été retenue pour des raisons d'incompréhension³⁵ qui pourraient s'expliquer par la non-formulation explicite de l'action de l'homme sur la nature.

En d'autres termes, la géographie humaine est la connaissance de la pratique et de la connaissance que les hommes ont de la réalité matérielle qu'est l'espace. Dans cette perspective l'objet de la géographie n'est pas l'espace mais les relations que les hommes nouent avec l'espace. L'objet de la géographie n'est donc pas un « donné » mais un « produit »

30. Par *Ordre naturel et ordre social*, nous n'entendons pas autre chose qu'une combinaison de phénomènes ne prenant pas ou prenant en compte l'homme en tant qu'il appartient à une collectivité.

31. George P., 1970, *Les méthodes de la géographie*, PUF, Paris.

32. *Objet et méthode*.

33. Cité par Gregory D., 1978, *Ideology, science and human geography*, Hutchinson and Co, Londres.

34. Prieto L.-J., 1975, *Pertinence et pratique. Essai de sémiologie*, Les Éditions de Minuit, Paris.

35. *Réalité matérielle et réalité historique*.

36. F. Ratzel n'écrit-il pas : « Reinbegrifflich gefasst, ist des Mensch Gegenstand der Erdkunde, insoweit von den räumlichen Verhältnissen des Erde abhängt oder beeinflusst wird. » « Purement conceptuellement, l'homme est l'objet de la géographie en tant qu'il dépend ou qu'il est influencé par les conditions spatiales de la terre ».

Par conséquent, si l'objet du géographe est un «système de relations d'espace»ce système doit être construit. En effet, si les relations sont déchiffrables, elles ne sont pas, au sens strict du terme, visibles. En revanche, elles sont visualisables mais pour les rendre telles, il faut élaborer un appareil conceptuel. On touche, ici, un point important pour l'épistémologie de la géographie : la «chose »géographique immédiatement visible, un paysage, par exemple, peut être décrit au moyen d'une langue naturelle ou d'un code artistique. C'est la description du romancier qui peut être parfaitement pertinente, admirable, voire géniale, mais qui n'est pas scientifique dans la mesure où elle est le produit d'une conscience et d'une expérience individuelles. La description scientifique nécessite la construction d'un appareil conceptuel qui permet de passer de la «chose » donnée à l'objet géographique à l'aide de concepts aussi univoques que possibles. A cet égard, on peut prendre l'exemple de la cartographie qui est tout à fait illustrant : le passage de l'espace réel à la carte se réalise par la mobilisation d'un appareil conceptuel graphique qui n'est rien d'autre qu'une construction. Si pour des raisons pratiques évidentes on ne modifie guère l'appareil conceptuel de la carte topographique, on pourrait en changer et réaliser, par conséquent, d'autres constructions cartographiques. C'est ce qui se passe dans la cartographie thématique qui recourt à des constructions de plus en plus différenciées.

Un exemple de construction d'un objet scientifique en géographie est fourni par A. Turco qui, avec son «Homo geographicus »a montré un exemple d'appareil conceptuel susceptible de rendre compte des actes de territorialisation³⁷.

De là une oscillation entre une géographie science de l'espace («Raumwissenschaft») et une géographie science de la société («Gesellschaftswissenschaft») bien montrée par U. Eisel³⁸ qui a pris pour axe de sa reconstruction historico-épistémologique l'axe idiographique³⁹ –anti-idiographique. Cependant pour parvenir à la géographie science de la société («et non pas sociologie»), il a fallu qu'une des grandes questions, qui a préoccupé la pensée occidentale, surtout depuis le XVIII^e siècle, et que C. Glacken⁴⁰ a fort bien formulé, devienne obsédante dans la pensée géographique : «In his long tenure of the earth, in what manner has man changed it from its hypothetical pristine conditions? »«Cette question, simple seulement en apparence, constitue un renversement de problématique, donc la recherche d'un nouveau statut d'intelligibilité, en ce sens qu'elle met l'accent sur le caractère historique des connaissances de la réalité matérielle. On peut prétendre qu'il s'agit d'une interrogation fondatrice qui a suscité, ces dernières années, en géographie un nouveau paradigme celui de la territorialité⁴¹ dont l'objet est relationnel. Paradigme auquel ont contribué, à leur manière, des non-géographes. Nous pensons, en particulier, à G. Bachelard⁴² qui a analysé, à grande échelle,

37. Turco A., 1988, *Verso una teoria geografica della complessità*, Unicopoli, Milan.

38. Eisel U., 1980, *Die Entwicklung der Anthropogeographie von einer Raumwissenschaft zur Gesellschaftswissenschaft, Urbs et Regio 17*, Kassel.

39. *Conception idiographique* : destinée à produire des descriptions et des explications de phénomènes uniques et, par là même non répétables.

40. Glacken C., 1967, *Traces on the Rhodian Shore*, University of Berkeley Press, Berkeley.

41. *La territorialité est développée* par C. Raffestin et A. Barampa dans le chapitre Espace et Pouvoir.

Un bon cadre épistémologique est celui qui offre tout à la fois
des points d'ancrage sûs et des points controversés.

Le chercheur est confronté av

semble l'indiquer P. Haggett⁶², un rôle non négligeable dans la production de la connaissance géographique?

L'épistémologie, pour le chercheur, et particulièrement pour le géographe, doit être un moyen de se préserver tout à la fois contre un esprit critique hyperbolique et contre un dogmatisme confinant au conservatisme. C'est la préservation de la liberté de la science à laquelle tient tant P. Feyerabend⁶³.

6. Conseils de lectures

BAILLYA., FERRAS R., 2001, *Éléments d'épistémologie de la géographie*, A. Colin, Paris, 2^e éd.

Livre qui parcourt l'évolution des géographies, anciennes et modernes, des différentes écoles, française, allemande et américaine, avec une présence donnée à la première. Le livre intègre le vocabulaire de la géographie physique mais la dominante reste humaine. Très utile passage en revue des « outils indispensables » : collections éditoriales, revues géographiques des XIX^e et XX^e siècles; nombreux renvois bibliographiques. BEGUIN F., *Le paysage*, 1995, Dominos/Flammarion, Paris.

Livre de poche qui condense à merveille la question complexe du paysage, en se basant sur le paysage des géographes, des artistes et des architectes. Non content d'insister sur la dimension esthétique du paysage, l'ouvrage établit le lien indispensable avec l'aménagement du territoire, en insistant sur les transformations des paysages modernes, ruraux et urbains. GLACKEN C.J., 1967, *Traces on the Rhodian Shore*, University of California Press, Berkeley.

Somme érudite sur les liens entre la nature et la culture dans la pensée occidentale, de l'Antiquité à la fin du XVIII^e siècle. Le livre examine les valeurs environnementales, le déterminisme, le climat, les mœurs, la religion et le style de gouvernement des différentes sociétés européennes en accordant une grande place à l'espace sacré, à la théologie et la téléologie.

7. Sujet : langages et paysage

Le paysage est d'abord une construction humaine, du double point de vue de sa face visible et concrète ainsi que de sa représentation. C'est en effet l'homme qui prête sa cohérence à un paysage, en le délimitant, en le « cadrant » dans une image ou en le racontant dans un récit. Contrairement aux notions d'espace ou de nature, un paysage est limité et toujours saisi dans ses trois dimensions. Un paysage possède un ciel, un volume, alors qu'un espace peut être réduit à deux dimensions.

En géographie classique, il est question de paysages ayant une existence « en-soi » comme les paysages « naux » (paysages

62. Haggett P., 1973, *L'analyse spatiale en géographie humaine*, A. Colin, Paris.

63. Feyerabend P., 1978, *Science in a free society*, NLB, Londres.

de désert, marin, de forêt humide...) ou les paysages régionaux (paysages de Champagne, d'Alsace...), correspondant le plus souvent à des compartiments naturels séparés par tel type de relief ou de sol. Le paysage de la géographie classique exprime une gradation en terme d'humanisation, des paysages « naturels » laissés en l'état, aux paysages ruraux puis urbains étroitement façonnés par la main de l'homme et ses agents techniques.

Les acquis des disciplines connexes à la géographie, comme l'architecture ou l'histoire de l'art, ont permis de considérer d'autres échelles paysagères (le paysage de l'architecte, c'est par exemple le jardin paysager vu à partir de la maison), ainsi que de préciser la nature d'autres systèmes symboliques de représentation. Par système de représentation, nous entendons la forme, le contenu et les références des langages, verbaux ou picturaux, par exemple; le langage verbal représente des paysages ou des éléments de paysage dans la littérature et dans la paralittérature, et le langage iconique (des images), qui prend son essor paysager à partir du XVI^e siècle dans la culture occidentale, donne à voir des paysages figurés de manière plus ou moins réaliste. D'autres systèmes de représentation iconique se sont développés par la suite : la photographie de paysages, notamment celle de haute montagne, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, la bande dessinée que l'on peut faire remonter à Töpffer, et le cinéma, puis la télévision. Chacun de ces systèmes de représentation possède son propre code, sa propre conceptualisation, et son originalité, mais la littérature nous semble particulièrement riche en matière interprétative, car son langage est conceptualisé dans la même langue, celle des mots, que celle utilisée par l'interprète. Les paysages picturaux sont plus directement suggestifs à cet égard, mais il est plus difficile de les « faire parler » car leur code de représentation est essentiellement non verbal. Dans ce cas, il est nécessaire d'opérer une transposition entre le langage iconique et le langage verbal pour que naisse un commentaire sur l'image. Le langage le plus implicite et le plus ardu à interpréter en regard du contenu paysager est le paysage musical, car le code musical, qui exprime entre autres la relation d'une société à son paysage et à son territoire - le code romantique est lié aux sentiments de la nature par exemple - marque l'ultime limite en matière d'abstraction langagière des recherches sur le paysage.